

Joseph et Putiphar, une esquisse peinte de Louis-Jean-François Lagrenée dit l'aîné

Entrée dans les collections du musée Lambinet grâce au don de Madame Thiry née Delahaye, le 27 mai 1898, une esquisse peinte de petit format (35cm x 45cm) attribuée à Louis Lagrenée l'aîné (1725-1805) intitulée *Joseph et Putiphar*, a fait l'objet d'une récente restauration et présente un intérêt certain. Elève de Carle Van Loo, prix de Rome en 1749, reçu à l'académie en 1755, Louis Lagrenée mena une carrière de peintre officiel au service des bâtiments du Roi, dont les orientations annoncèrent les premiers feux du néoclassicisme. Professeur à l'académie des Beaux-arts de Saint - Pétersbourg de 1760 à 1762, puis directeur de l'académie de France à Rome de 1781 à 1785, recteur à l'académie, il illustra la persistance de la peinture de cabinet, d'où il tira sa réputation d'Albane français, mais incarna aussi l'intérêt nouveau pour l'histoire ancienne dans une manière peu à peu adaptée, malgré les critiques de Diderot au Salon. Fort éloignée, dans la facture, des grandes toiles conservées dans les collections nationales, cette esquisse de Lagrenée permet de côtoyer l'artiste en action, de revenir sur le rôle du travail préparatoire, et notamment sur son statut au XVIIIe siècle, mais aussi sur sa place dans la carrière de Lagrenée en lui-même.



Histoire et techniques de l'œuvre.

Attribuée depuis le XIXe siècle à Louis Lagrenée, l'œuvre en elle-même reflète le goût grandissant pour l'esquisse au XIXe siècle, et pour un XVIIIème siècle promu par les Goncourt. Rien dans le procès-verbal qui accompagne la procédure de don au profit de la municipalité de Versailles ne rappelle l'historique de l'œuvre, malheureusement. Par contre, une minute de notaire sur papier chiffon avait été soigneusement collée au revers de l'œuvre, et semblait pouvoir apporter des renseignements intéressants. À la lecture de celle-ci, aucun lien direct avec l'œuvre ne semble toutefois probant.¹

Peinte à l'huile sur une double préparation, la première argileuse de couleur rouge et à la colle, la seconde, grise et à l'huile, cette esquisse emploie manifestement les techniques utilisées au XVIIIe siècle, et notamment par Louis Lagrenée. La touche est rapide et vive, et campe les principaux personnages : à droite Putiphar forme un axe solide en pendant à celui formé par Joseph debout de l'autre côté. Au centre, la femme de Putiphar permet un lien entre les deux masses, et reprend de son bras horizontal le mouvement de la draperie déployée à l'arrière, auquel répond le manteau étendu au –devant. Cette forme de composition, souvent utilisée par Lagrenée dans ses tableaux d'histoire, (*Cléopâtre expirante*, 1755, Musée de Pau, *La Mort de la femme de Darius*, 1785, Paris Musée du Louvre) correspond aussi à celle qui fut abondamment recommandée pour l'esquisse et notamment par Roger de Piles : « Il faut que les objets séparés s'unissent à leur fond pour ne faire qu'une masse, laquelle serve de repos aux principaux objets »². Le comte de Caylus, sur un ton sarcastique, souligne quant à lui que l'on « trouve une figure heureuse et piquante par le développement et la beauté de son contraste, on se détermine à faire la dominante, et c'est d'elle que partent toutes les autres... on la conserve, on ne songe plus qu'à boucher les trous sans les voir que comme des trous qui s'opposent à de certaines règles qu'on s'est prescrites ; on y parvient avec le secours de quelques draperies ou d'autres corps étrangers, introduits le plus souvent sans aucune nécessité, ou, qui pis est, par des figures froides et par des têtes dont on ne voit ni le développement ni l'action (...) les figures contrastent, il est vrai que les unes sont souvent couchées sur le devant souvent dans un sens contraire à celui qui doit faire leur objet, les autres sont inclinées ou disposées sur le second plan pour conduire à la figure principale ; en un mot la chaîne est bien faite »³.

Malheureusement, la toile avait subi de nombreux repeints, qui masquaient certains détails

1 Il s'agit d'une transaction « d'une portion de terrain inculte contenant un arpent et demi » entre le duc d'Angiviller et un certain Marquet, entrepreneur des bâtiments, à La Pierrefite, seigneurie de Rambouillet, datée du 23 août 1784

2 Roger de Piles, *Cours de peinture par principes*, 1708, réédition Nîmes 1990

3 Caylus, « Discours sur la composition » (5 décembre 1750), édition A. Fontaine, 1910, cité par Christian Michel dans *L'apothéose du geste, l'esquisse peinte au siècle de Boucher*, Hazan, 2003

comme par exemple le turban de Putiphar, orné d'une plume. Plusieurs campagnes de restauration successives avaient en effet eu lieu, à la fois pour nettoyer l'œuvre, mais aussi pour pallier à des pertes de matière. Il avait été préconisé de maroufler la toile sur un panneau de bois, et de consolider la couche picturale avec un vernis synthétique, deux solutions sans doute utiles autrefois mais qui ont de nos jours aggravé la dégradation de l'œuvre. Une fois dégagée, la touche de l'artiste réapparaît malheureusement très usée, notamment dans la partie gauche, qui contraste fortement avec la partie droite, dont la vivacité du pinceau permet de sentir les qualités du peintre. Même si l'esquisse est éloignée de la manière porcelainée que l'on connaît chez Lagrenée, on y retrouve peut-être sa façon de décrire le corps féminin (petite tête ronde, seins menus), ainsi que le profil barbu des hommes âgés. On retrouve aussi un certain nombre de détails visibles dans *Cléopâtre expirante*⁴, et dans *La Mort de la femme de Darius*⁵: l'aiguillère posée sur une table, l'usage du mobilier bas, le double matelas au pied duquel sont tombés quelques objets, les gestes véhéments et didactiques.



L.F. Lagrenée, *La Mort de la femme de Darius*, détail, INV 20142



F. Basan d'après Lagrenée, *La Mort de Cléopâtre*, eau forte, collection privée



L.F. Lagrenée, *La Fuite en Egypte*, Ecole nationale des Beaux-Arts



L.F. Lagrenée, *Isaac reconnu par son fils*, Ecole nationale des Beaux-Arts, PM 2735

Il faudrait pouvoir comparer avec une autre esquisse de la main de Louis Lagrenée afin d'être certain de l'attribution mais elles restent extrêmement rares. Pierre Rosenberg a noté l'existence d'une esquisse pour *La mort de la femme de Darius*, faussement attribuée à David, et faisant partie de la collection de Gaston Palewski au conseil constitutionnel, mais nous n'avons pas pu la voir. Parmi les dessins de l'artiste, on peut tenter un rapprochement avec trois œuvres conservées à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Paris : *Isaac reconnu par son fils* (INV PM 2735) et *La fuite en Egypte* (INV PM 248). Réalisés à la plume, à l'encre noire, lavis brun, et rehauts de blanc sur papier bleu, ces dessins aux qualités picturales souffrent sans doute la comparaison avec une esquisse peinte, et diffèrent des académies à la sanguine où la ligne prime. On y retrouve la même propension à travailler les masses en utilisant les effets de lumière, un trait vigoureux et rapide. Il est tentant, lorsque l'on parle d'esquisse, d'évoquer aussi la main possible de Jean-Jacques Lagrenée le jeune,⁶ dont les dessins enlevés à la manière de l'ébauche sont nombreux. Mais Louis Lagrenée l'aîné semble avoir beaucoup pratiqué l'esquisse, et notamment l'esquisse peinte, nous reviendrons sur ce point.

Le livre de raison de Lagrenée, qui forme une source très précise quant aux œuvres réalisées dans son atelier, mentionne un *Joseph et la femme de Putiphar*, sous le numéro 350, aux côtés d'œuvres telles que *Le Massacre des Innocents* (salon de 1763) et *La chaste Suzanne* (Salon de 1767), ce qui permet d'envisager une date approchante. Malheureusement, Lagrenée ne mentionne pas le nom d'un commanditaire. En 1767, Diderot cite l'œuvre dans ses commentaires du Salon. Nous perdons la trace du tableau après cette date. Bien plus tard, Bénézet⁷ évoque un *Joseph et Putiphar* au Musée de Brest, musée qui aujourd'hui, après vérification, garde la trace d'un tableau portant ce titre, signé Lagrenée, entré dans ses collections en 1885, et mesurant 61 x 75cm⁸. L'œuvre avait été acquise auprès « d'une ancienne collection de Rouen » et aurait fait partie des collections du musée de la Halle au blé jusqu'à la destruction

4 INV 67.7.1, huile sur toile, 1755, Musée des Beaux-arts, Pau

5 INV 20142, huile sur toile, 1785, Musée du Louvre

6 De 14 ans plus jeune, il fut formé par son frère Louis et copia un certain nombre de ses œuvres, notamment avec des dessins très vigoureux

7 Bénézet, édition de 1976, mais encore 1991 !

8 Je remercie le musée de Brest et M. Angoujart d'avoir vérifié dans les fonds d'archives miraculeusement sauvés des bombardements.

de la ville lors des bombardements de la seconde guerre mondiale.

Le cheminement de l'esquisse jusqu'à la collection Thiry n'en est pas moins mystérieux. La présence d'un document d'archive concernant le duc d'Angiviller aux côtés du tableau est troublante. En effet, le surintendant des bâtiments commanda beaucoup d'œuvres à titre personnel, et les emporta en partie avec lui en exil. Cependant, l'inventaire après décès de Mme Lagrenée⁹, daté de 1814, mentionne une esquisse pour *Joseph et Putiphar* restée dans le fonds d'atelier de son mari, esquisse dont les dimensions sont identiques à celles du musée Lambinet. L'esquisse a donc dû être acquise lors de la vente du fonds, et serait aujourd'hui, malgré l'absence de tout moyen de vérification possible¹⁰, l'ombre d'une œuvre définitivement perdue pendant la seconde guerre mondiale.

Le rôle de l'esquisse chez Lagrenée

Si quasiment aucune autre esquisse peinte de la main de Louis Lagrenée n'est connue aujourd'hui, le travail préparatoire semble avoir tenu, paradoxalement, une grande place dans le processus créatif de cet artiste. Sans que les dessins cités plus hauts ne soient rapprochés de tableaux définitifs, il est indéniable qu'ils participent d'un travail d'investigation et de réflexion. Louis Lagrenée emploie d'ailleurs à ce sujet un vocabulaire très démonstratif dans son livre de raison : il mentionne les « dessins préparatoires » notamment pour la gravure¹¹, les « esquisses arrêtées fort grandes »¹², « les esquisses plus petites » dérivées des précédentes, et enfin les « esquisses terminées », ce qui montre qu'il existait une véritable hiérarchie dans l'esquisse. Notre *Joseph et Putiphar* serait ainsi un « bozzetto », une petite esquisse, où l'artiste jeta son idée première. Les études « terminées » sont illustrées par la *Tête de vieillard* du château de Compiègne, préparatoire sans doute à la figure de vieillard située très à droite dans *La Mort de la femme de Darius*, ou par *La Mélancolie* une étude très signée pour le personnage pensif assis au centre du même tableau ? Lagrenée a donc laissé quelques traces d'un travail minutieux, basé sur de multiples étapes de préparation. Il n'est certes pas le seul, et il est intéressant de rappeler que « pour les artistes de la génération 1700 (Boucher, Van Loo, Natoire) formés par de Troy et Lemoyne et par leur séjour italien, l'esquisse peinte est primordiale et s'impose (...) C'est surtout le rôle de l'École royale des élèves protégés [où Lagrenée a été formé] qu'il convient de souligner car elle forma des virtuoses de l'esquisse au point que des risques de confusion subsistent encore » déclare fort justement Dominique Jacquot¹³.

Lagrenée semble d'ailleurs beaucoup considérer ces esquisses, puisqu'il les consigne dans ce livre de raison, en leur donnant un numéro, un statut en quelque sorte. Surtout, il en fait cadeau, comme à M. Trouard, (sans doute l'architecte), à M. Le Moyne, sculpteur, ou bien il les vend, notamment au Comte d'Auvray (120 livres pour 4 esquisses), au Comte de Belfort¹⁴, au Président Bernard¹⁵. Les prix indiqués évoluent tout au long de la carrière, mais semblent refléter le degré de finition de l'esquisse : les petites esquisses sont évaluées à 100 livres environ, alors que les esquisses abouties le sont à 1000 livres¹⁶, ou même à 6000 livres¹⁷, ce qui équivaut au prix de certains tableaux finis (1000 livres pour *Les Trois grâces au bain*, livré pour le marquis de Marigny, numéro 209 du livre de raison, 6000 livres pour *Les Deux veuves d'un* numéro 320 du livre). À la Révolution, il vend quelques œuvres « contre des assignats » et sort probablement de ses cartons « deux grandes esquisses faites à Rome étant pensionnaire dans mon premier voyage représentant Horace chargé des



L.F. Lagrenée, attr. à, *Tête de vieillard*, craie noire, Musée du château de Compiègne



Officier indien,

L.F. Lagrenée, *La Mélancolie*, huile sur toile, Musée du Louvre

9 *Tableaux esquisses, gouaches, dessins, laques, médailles* : vente du 12 novembre. 1814 (INHA)

10 Le catalogue du musée de Brest de 1895 ne décrit pas l'œuvre, et aucune photographie n'avait été prise.

11 Numéros 200 et 201 du livre de raison, « deux dessins préparatoires pour graver à la manière de crayon »

12 Numéro 321 du livre de raison, Une esquisse arrêtée fort grande pour les deux veuves d'un officier indien », suivie d'une autre petite esquisse pour M. l'abbé Landos, prêtre de Saint-Louis

13 Dominique Jacquot, « La licence de l'esquisse » dans *L'apothéose du geste, L'esquisse peinte au siècle de Boucher et Fragonard*, Musées des Beaux-Arts de Strasbourg et de Tours, Hazan, 2003

14 Numéro 326 du livre de raison « une autre petite esquisse pour *La mort de la femme de Darius* » et 329 « une fort grande esquisse arrêtée pour Alexandre et le Satrape », 1200 livres

15 Numéros 329 et 329 du livre de Raison, « une fort grande esquisse arrêtée pour *Alexandre et le Satrape* », 1200 livres

16 Numéro 99, « esquisse pour le *plafond de la galerie du palais de l'Impératrice* »

17 Numéro 325, « esquisse arrêtée pour la femme de Darius »

dépouilles des vaincus Curiaces » afin d'en tirer profit. L'esquisse a donc une valeur marchande. Ceci d'ailleurs ne fait que refléter l'engouement pour le « far presto » au dix-huitième siècle, pour ce tracé rapide qui reflète le génie selon Cochin, la chaleur selon Roger de Piles, comme l'a relevé Christian Michel lors de l'exposition « L'apothéose du geste, l'esquisse peinte au siècle de Boucher et de Fragonard ». Il n'est pas inutile de rappeler que l'esquisse de François Boucher pour *La Prédication de Saint Jean-Baptiste*, exposée dans nos salles, avait appartenu à Jean-Baptiste Deshayes, qui lui-même collectionnait et vendait des esquisses. Hyacinthe Collin de Vermont, de son côté, avait exposé les esquisses de la *Cypopédie*, également conservées en partie dans nos salles, comme s'il s'agissait d'œuvres à part entière, au Salon de 1737.

Joseph et Putiphar, un Orient documenté ?

Tiré du livre de la Genèse le récit biblique met en scène Joseph (fils de Jacob), vendu comme esclave en Égypte, où il a pour maître un officier de Pharaon nommé Putiphar. Or la femme de Putiphar tente de séduire Joseph, qui repousse ses avances. Elle l'accuse alors d'avoir essayé de la violer. Putiphar, qui la croit sur parole, fait incarcérer Joseph. Celui-ci restera en prison pendant deux ans, jusqu'à ce que Pharaon reconnaisse sa valeur et lui donne le commandement de l'Égypte.¹⁸ Si Lagrenée semble s'être documenté sur l'histoire antique et sur la descriptions des modes de vie des peuples anciens (« costume des Perses, page du livre de raison »), en puisant dans l'ouvrage de Charles Rollin, *l'histoire ancienne*¹⁹, les références bibliques sont plus laconiques, et n'évoquent pas l'histoire de Joseph et Putiphar, sans doute parce qu'elle ne mérite pas à ses yeux une explication savante. Dans tous les cas, il représente Putiphar comme il aurait traité un conseiller du roi de Perse avec un turban et une aigrette : « Les Rois des Perses portaient sur la tête une tiare ; c'était un turban avec une espèce de coiffure dont l'aigrette était droite ; les sept conseillers avaient aussi une aigrette mais elle était couchée et en avant, tous les autres la portaient couchée et en arrière ». Rien de véritablement égyptien dans cela, mais une allure orientale certaine. Comme le souligne Marc Sandoz²⁰, on peut ranger ce tableau dans le genre de la « Bible galante », qui au lieu d'enseigner ou d'édifier fait place à une intrigue amoureuse, presque décrite comme on le ferait dans un salon du dix-huitième siècle. Diderot va plus loin encore lorsqu'il critique Lagrenée lors du Salon de 1767 : « Mon ami, tu es plein de grâce, tu peins, tu dessines à merveille, mais tu n'as ni imagination, ni esprit (...) Voyez ce Joseph et Putiphar : point d'âme, point de goût, point de vie. Où est le désordre du moment ? Où est la lascivité ? Est-ce que je ne devrais pas voir dans les yeux de cette femme le dépit, la colère, l'indignation, le désir augmenté par le refus ? Vous voulez que je voie à Armide un caractère de Vierge, à Andromède une tête de Madeleine, à Renaud l'encolure d'un jeune portefaix, au Dauphin l'ignoble d'un gueux, à la Dauphine la grimace d'une hypocrite, et que je n'entre pas en fureur ? Les peintres qui manquent de verve, mais qui ont du métier et une jolie couleur, peuvent encore réussir dans les petits tableaux mais ils demeurent insupportables dans les grands, car il faut beaucoup de feu sacré pour chauffer, pour animer une composition historique ou allégorique ». Ce manque d'expressivité reste non décelable dans l'esquisse puisqu'elle est spontanée par essence. Par contre, le manque de grandeur transparaît certainement : rien dans l'attitude de Putiphar ou de sa femme n'évoque le tragique, quand Joseph semble seulement tout étonné de son sort. Lagrenée se situe pourtant à un moment de transition dans l'évolution du goût. Il se détourne de l'érotisme des poses de la femme de Putiphar en séductrice, choisi inlassablement depuis le XVIe siècle, pour s'intéresser à la confrontation des personnages, et notamment à la réaction de Putiphar, dont les mouvements de l'âme sont en effet attendus. Si la manière de Lagrenée n'est pas encore celle d'un David, le jugement de Diderot, repris par tous les commentateurs du XIXe siècle, reste trop sévère et inconsidéré.

Marion Schaack-Millet
Coordinatrice scientifique

18 Genèse 41:37-43

19 Probablement *L'Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens, des Grecs...*, Paris, 1730-1738, 13 tomes en 14 vol.,

20 Marc Sandoz, *Les Lagrenée*, Editart, -les quatre chemins, 3 place Saint-Sulpice, 1983